

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste



Sommaire

Dossier :

Les lauréats du Prix Wepler
Fondation La Poste
Nathalie Léger et Bertrand Schefer

- 02. Édito
- 03. Entretien avec Bertrand Schefer
- 07. Extraits choisis
- 08. Discours des lauréats

- 10. Nils Tavernier, Le facteur Cheval
- 12. Achmy Halley, Marguerite Yourcenar. Portrait intime
- 14. Dernières parutions
- 16. Agenda déc. 2018 - janvier 2019



Édito

Les lauréats du Wepler-Fondation La Poste Nathalie Léger et Bertrand Schefer

Nathalie Jungerman

« Même quand les artistes sont maladroits, quand leurs pensées sont confuses, quand leurs gestes sont inaboutis, les performances disent obstinément quelque chose de vrai. » Nathalie Léger, *La robe blanche*.

En novembre dernier, le jury tournant du prix Wepler-Fondation La Poste constitué d'un libraire, d'un postier, d'une détenue, de deux critiques littéraires, de lecteurs, et présidé par Marie-Rose Guarnieri, a récompensé deux livres captivants publiés aux éditions P.O.L : *La robe blanche* de Nathalie Léger et *Série noire* de Bertrand Schefer qui a reçu la mention spéciale. Nathalie Léger, directrice générale de l'IMEC (Institut Mémoires de l'édition contemporaine) est l'auteur d'un essai, *Les Vies silencieuses de Samuel Beckett* (Allia, 2006) et de deux autres romans parus chez P.O.L, *L'Exposition* (2008) et *Supplément à la vie de Barbara Loden* (2012). *La robe blanche* raconte l'histoire de Pippa Bacca, une jeune italienne, artiste, performeuse qui a décidé d'aller de Milan à Jérusalem en auto-stop, vêtue d'une robe de mariée, pour promouvoir la paix, réparer la souffrance des hommes face au désastre de la guerre. Elle part le 8 mars 2008. Le 31 mars, elle disparaît à Gebze en Turquie, où son corps est retrouvé une dizaine de jours plus tard. Pippa Bacca a été violée et assassinée par un homme qui l'avait prise en auto-stop. Nathalie Léger mène une enquête sur cette femme, interroge son geste artistique, se demande pourquoi assigner à l'art une intention généreuse... « Revenant de son long périple, plus que sa seule robe blanche (...), c'est l'original de la bonté et du courage qu'elle aurait tenté d'exposer. » Au récit du destin tragique de cette artiste introduit par une citation d'Imre Kertész extraite du *Chercheur de traces* « Je suis venu pour réparer cette injustice (...) » se mêle une autre histoire, celle de la mère de la narratrice qui lui demande de réparer par l'écriture une injustice qu'elle a subie...

Philosophe de formation, réalisateur et traducteur, Bertrand Schefer se penche, avec *Série noire*, sur un fait divers : le rapt, en avril 1960, du petit-fils du président de la firme automobile Peugeot. La France connaît à cette époque sa première affaire d'enlèvement d'enfant contre rançon. Bertrand Schefer s'appuie sur de nombreux documents dont un rapport judiciaire inédit pour reconstituer l'histoire des ravisseurs qui se sont inspirés d'un polar américain traduit dans la collection « Série noire ». « Pour une fois, c'est le roman qui inspire le fait divers. » Au-delà de cet événement qui a défrayé la chronique pendant un an, l'auteur s'intéresse au statut de la littérature, du roman, aux liens entre fiction et réalité, au Paris des années soixante et à son atmosphère particulière, au cinéma, à la treizième édition du festival de Cannes présidée par Georges Simenon...

Entretien avec Bertrand Schefer

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Série noire raconte un fait divers – l’enlèvement, en avril 1960, d’Éric Peugeot, le petit-fils du grand patron de la firme automobile – auquel furent mêlées plusieurs célébrités. Pourquoi et comment vous êtes-vous intéressé à ce fait divers ?

Bertrand Schefer Je m’y suis intéressé de manière accidentelle, pour ne pas dire hasardeuse. Un jour, un ami a déposé chez moi un document un peu particulier que je n’ai pas regardé sur le moment. J’ai même laissé passer un an et demi avant de m’en préoccuper et de l’ouvrir... Il s’agissait d’un rapport de police. Mon ami l’avait eu en héritage de sa mère qui avait été la compagne d’un homme vraisemblablement employé chez Peugeot au service juridique. Il avait dû rapporter chez lui ces archives aujourd’hui tombées dans le domaine public. À la mort de sa mère, mon ami a découvert ce rapport dans des vieux cartons – il ressemblait à un petit annuaire -, l’a lu, l’a trouvé formidable, l’a gardé pendant des années, puis l’a fait lire autour de lui et, en bout de course, l’a apporté chez moi. C’est un document dactylographié, au recto seulement, sur un beau papier. Il date de 1962. Il s’agit d’un rapport d’ensemble, c’est-à-dire la synthèse, produite juste avant le procès, de toute l’enquête menée par le commissaire qui boucle l’affaire.

Je commence donc à le lire, et la lecture s’avère passionnante d’autant plus que c’est très bien rédigé. L’auteur, le commissaire Guy Denis – il était docteur en Droit avec une spécialisation en droit romain – s’autorise même quelques traits d’humour. Je ne connaissais pas ce fait divers, ne m’intéressant pas particulièrement à ce genre d’événements, mais en lisant je croise quelques noms qui me surprennent, Anna Karina, Jean-Jacques Pauvert,

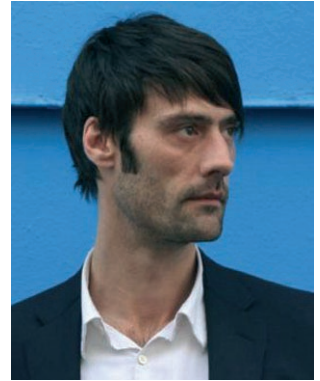
Françoise Sagan, Jean-Pierre Cassel et aux trois quarts du document, je vois le nom du cinéaste américain, Kenneth Anger. Je reste dubitatif et pense même qu’il s’agit d’un faux ! Je relis attentivement la présentation des lieux du rapt par le commissaire, une aire de jeu, un toboggan, des distances exactes ; j’ai sous les yeux une description minutieuse, détaillée, très technique, spatialisante... et j’ai l’impression de lire une page de Robbe-Grillet. Une fois que les policiers mettent la main sur les ravisseurs, ils découvrent qu’un roman est à l’origine de toute cette affaire. Là je me dis qu’il est impossible de ne pas rendre compte de cette histoire parce qu’au fond, tout m’intéresse : le statut de la littérature, du roman, les années soixante... Très vite je pense à un livre...

Vous êtes-vous beaucoup documenté pour compléter la lecture de ce rapport judiciaire ?

B.S. J’ai accumulé une importante documentation. J’ai acheté – avec une amie qui s’est aussi passionnée pour le sujet – beaucoup de journaux et de photos sur des sites de vente en ligne. J’ai donc rassemblé des vieux *Paris Match*, des vieux *Life Magazine*, de vieilles coupures et photos de presse, tous les Pdf que j’ai pu récupérer sur Internet... Le volume de ces archives a tellement augmenté que j’ai même envisagé de faire une exposition dans laquelle on aurait pu également présenter la machine à écrire dont les ravisseurs s’étaient servis pour la lettre anonyme...

Vous avez choisi l’écriture...

B.S. Je pensais faire les deux en même temps, livre et exposition. Mais je me suis rendu compte qu’une bonne partie de ces images étaient tellement faciles d’accès, qu’il n’était



Bertrand Schefer
© P.O.L

Bertrand Schefer est écrivain, réalisateur et traducteur. Il a fait des études de philosophie (il est aussi helléniste et latiniste). Il a traduit plusieurs textes de l’italien, dont *Quid sit lumen* de Marsile Ficini en 1998 et le *Zibaldone* de Giacomo Leopardi en 2003 pour lequel il a été lauréat du prix Italiques. Bertrand Schefer a publié cinq romans depuis 2008 : *L’âge d’or* aux éditions Allia, *Cérémonie*, *La photo au-dessus du lit*, *Martin*, et *Série noire* aux éditions P.O.L.



Bertrand Schefer
Série noire
Éditions P.O.L., 23 août 2018,
176 pages.

Mention spéciale du Prix Wepler
Fondation La Poste

pas nécessaire ni d'illustrer le livre, ni d'en présenter une formule plastique ou visuelle. D'ailleurs, la plupart des gens qui ont lu le roman m'ont dit avoir consulté Internet pour voir les visages de Rolland, Larcher, Lise Bodin..., ils ont complété leur lecture par ces photographies qu'il est si rapide d'obtenir aujourd'hui. Je n'ai donc pas eu besoin de prendre en charge une exposition. Par contre, trouver un chemin parmi toutes ces informations, cette documentation, a été difficile.

Avez-vous lu le roman américain de Lionel White qui a inspiré le fait divers, publié en France en 1955 chez Gallimard dans la « Série noire » sous le titre *Rapt* ?

B.S. Oui bien sûr. Ma première lecture a été déçue parce que je n'ai pas trouvé la lettre des ravisseurs. Il en est question dans le livre mais l'auteur n'en donne pas le contenu. J'ai alors mené une petite enquête bibliographique. J'ai réussi à me procurer un autre exemplaire du roman que j'ai trouvé chez un bouquiniste : l'édition des années cinquante publiée dans la « Série noire », en état quasi neuf, avec la jaquette, ce qui est rare, et j'ai découvert que la lettre des ravisseurs était sur l'un des rabats repliés de la jaquette ! Dans l'édition américaine, la lettre est inscrite sur la 4ème de couverture. J'avais la preuve de son existence et j'ai pu en reproduire le texte dans mon livre.

Tout s'imbrique dans votre roman, le titre emprunté à la collection créée en 1948 par Claude Gallimard qui est aussi le titre d'un film policier d'Alain Corneau, le fait divers inspiré par un roman, la question de fiction / réalité qui est poreuse...

B.S. Effectivement, *Série noire* est aussi le titre d'un magnifique film policier d'Alain Corneau avec Patrick Dewaere, Bernard Blier, Marie Trintignant, qui est inspiré d'un livre de la collection éponyme, de Jim Thompson, intitulé en français *Des cliques et des cloacs* (1967). Jim Thompson a le génie du polar. Dans les années soixante, il fait partie des maîtres du roman noir, avec David Goodis. Son livre est adapté en 1979 par Alain Corneau et dialogué par Perec. J'ai appelé mon livre *Série noire* parce que c'est un titre générique et assez radical. Cette histoire a quelque chose d'archétypique. Ce rapport inversé entre le fait divers et le livre est exceptionnel. Certes il s'agit d'un roman mais pas seulement, la littérature en général, ses usages, l'influence de la réalité sur la fiction et vice versa... y sont questionnés. Toute cette mise en abyme est réunie dans cette expression qui est à la fois un titre de collection et un genre de cinéma.

De nombreuses « premières fois » m'ont incité à écrire ce livre : première fois qu'on s'inspire d'un livre, première fois qu'un crime nouveau, un « crime à l'américaine » a lieu en France ; l'expression « Rapt de mineur » qui titre le rapport d'ensemble traduit *kidnapping* dont il n'y a eu qu'un précédent à Marseille dans les années 1930 et dont on a très peu parlé. Aux États-Unis, le kidnapping était courant et tout le monde se souvient de l'enfant des Lindbergh. D'ailleurs, Lionel White en parle dans son livre, Agatha Christie s'en est directement inspirée pour *Crime de l'Orient Express* et Larcher (l'un des deux ravisseurs du petit-fils Peugeot) était lui-même obsédé par l'affaire Lindbergh. Beaucoup d'éléments se rejoignent, s'entrecroisent, s'interpénètrent. Quand je me suis souvenu du plan sublime, dans *Made in USA* (film réalisé par Jean-Luc Godard sorti en 1966), d'Anna Karina allongée avec un livre de la « Série noire » sur la poitrine, sachant qu'elle avait été interrogée et que son nom figure dans le rapport, j'ai compris que cette image ne pouvait que me conforter dans le choix du titre.

L'histoire se construit progressivement et elle commence par un focus sur le festival de Cannes de 1960.... Un point de départ qui livre une atmosphère particulière... Parlez-nous de cette construction du récit... Pourquoi ce point de départ ? En est-il question dans le rapport de police ?

B.S. Dans le rapport d'ensemble figure le synopsis chronologique des personnages ou plutôt des inculpés qui sont devenus pour moi des personnages. À la fin, il y a un tableau qui retrace l'emploi du temps sur une période d'un an et demi des deux hommes et des deux femmes qui nous intéressent, Pierre Larcher et Raymond Rolland, Lise Bodin et Rolande Niemezyk. C'est assez vertigineux de savoir que telle personne était à tel endroit à tel moment de l'année. Parfois, il manque quand même des dates ou des lieux. Afin de refaire une chronologie complète de leurs faits et gestes, et essayer de reconstruire l'histoire, j'ai recoupé des informations provenant de sources différentes, notamment les comptes rendus d'audience dans les journaux de l'époque, avec des éléments fournis par le document judiciaire. Parce qu'il s'agit d'une enquête de police, l'histoire commence par la fin, par des constatations sur le lieu de l'enlèvement et par les pistes qui sont suivies pendant un an. J'ai tout inversé, déconstruit, pour arriver progressivement à l'action. Je me suis donc aperçu que les inculpés étaient à Cannes en 1960. Lise Bodin, la jeune danoise qui enquillait les prix de beauté y était déjà l'année précédente, mais en 1960, elle est au festival

avec Raymond Rolland qui aime et recherche les mondanités. Le couple est certainement présent à toutes les soirées et se cache à l'endroit où se trouve le plus de monde possible, où se réunissent quantité de journalistes, policiers, gendarmes, sans parler des services d'ordre pour les personnalités !

La treizième édition du Festival de Cannes est une cuvée exceptionnelle puisque tous les plus grands cinéastes de l'époque sont là, Bergman, Fellini, Antonioni... Le jury est présidé par Georges Simenon. La palme d'or est attribuée à *La Dolce vita* de Fellini et le prix spécial du jury est remis à Antonioni pour *L'Avventura* qui est un de mes films préférés. Pour moi, c'est l'émotion absolue de constater que Simenon, le maître du roman policier, va récompenser un film qui déconstruit totalement le roman policier. Je trouve que c'est un geste sublime et je vais chercher dans ses livres les signes avant-coureurs de cette reconnaissance de ce *giallo in rovescia* (« polar à l'envers ») comme le qualifie Antonioni. Dans *Lettre à mon juge*, qui est un chef-d'œuvre, je tombe sur des phrases qui pourraient être des didascalies dans un scénario du cinéaste italien, sur le vide, le néant, sur des rencontres qui n'en sont pas, des gens qui sont ensemble et se taisent, tournent la tête, sur des détails, des gestes dans une gare à moitié vide, etc.

Donc, je commence mon roman par le cinéma, Cannes, et j'annonce l'enjeu esthétique qui sera celui de la deuxième partie du livre qui, une fois qu'on a suivi tous les personnages, redémarre presque de zéro. Je commence par là parce que le festival de Cannes pose instantanément une époque.

La jeune danoise, Lise Bodin, est un personnage omniprésent, une sorte de fil conducteur qui remplace presque le narrateur. Quelques mots sur le rôle de ce personnage ?

B.S. J'ai pris en effet son point de vue. Le narrateur apparaît une ou deux fois en disant « j'y pense » ou « j'y vois un signe ». Je n'ai pas supprimé ce pronom personnel à la relecture parce que je me suis dit qu'il amorçait les dernières pages intitulées « Septembre 2016 » où le narrateur parle en son nom propre. J'ai choisi Lise pour une raison sentimentale... Ce personnage qui débarque à Paris dans les années soixante me touchait, et plus encore quand j'ai regardé les photos de l'époque, Lise était sublime ! Ce n'est pas un mauvais moteur pour s'intéresser à quelqu'un, faire des recherches et écrire ! Mais surtout, ce que je trouvais très beau dans son point de vue à elle, c'est que jusqu'à la fin, on n'est pas certain qu'elle comprenne ce qui se passe. Je me suis dit que c'était exactement ce qu'il

me fallait pour avancer dans cette histoire : son ignorance, son insouciance, son inconscience, et sans doute ses pressentiments. C'était le point de vue à adopter pour la construction progressive, sinon, je risquais d'être dans le mensonge, c'est-à-dire dans la stratégie. Aussi, j'aurais pu raconter l'histoire de manière beaucoup plus classique, autofictionnelle, intervenir en tant qu'auteur dès les premières pages du livre et dire que je découvre un document qui parle d'une affaire policière, commencer mon enquête en mêlant un peu de ma vie à mes découvertes... Mais au fond, ma vie n'interfère pas du tout dans cette histoire. Je n'ai pas grand-chose à dire si ce n'est peut-être une ou deux phrases. Je n'ai pas été enfant à cette époque mais c'est cette époque-là, celle de mes parents, qui m'a enfanté.

Avez-vous inventé certains éléments ?

B.S. Pas grand-chose. Des décors bien sûr, parce que l'avancée narrative m'y oblige. Mais le vol de voiture à Anvers, le festival de Cannes, les noms, tout est vrai. De temps en temps je suis obligé de suivre un personnage et je lui prête des intentions, des pensées, mais sans insister, parce que je m'en suis beaucoup imprégné, que j'ai beaucoup lu sur lui.

Prenez-vous des notes pendant la lecture ?

B.S. Quelques notes. Quand j'ai commencé à rédiger, j'ai refermé tous les documents. Je ne pouvais pas écrire en lisant mes notes parce qu'il ne s'agissait pas de faire un livre journalistique qui se penche sur un fait divers et donne une deuxième version du rapport de police. Mon travail était de trouver les enjeux et de restituer cette histoire. Les faits tiennent en quelques lignes. Il y a quand même pas mal de trous dans l'emploi du temps des protagonistes, car pendant six mois, on ne sait pas trop ce qu'ils font et c'est à l'écriture d'essayer de développer, de faire avancer le récit.

Est-ce que la forme romanesque s'est imposée à vous d'emblée ?

B.S. Au début, je n'étais pas bien sûr qu'avec ce matériau, je puisse écrire un roman. Tout le travail préparatoire a été un travail d'enquête, d'accumulation de documents, puis, j'ai choisi un point de départ et me suis mis à écrire. Mais, à la fin de la première partie, j'ai dû m'interrompre, je ne savais pas comment redémarrer. J'avais raconté leur histoire et je voulais parler des enjeux sans pour autant rompre la narration. C'était difficile de reprendre. J'ai donc écrit entretemps des scénarios, fait des petits films et publié un

roman intitulé *Martin* qui n'a rien à voir avec *Série noire* si ce n'est qu'il y a une sorte d'enquête qui se passe dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés. Une enquête avec un enjeu biographique. L'écriture de *Martin* m'a donné, je crois, un nouvel élan pour *Série noire*. Je fais partie d'une frange d'auteurs pour qui le roman ne s'impose pas d'emblée. Je suis un lecteur de Beckett, d'Annie Ernaux, et pour moi, ce n'est pas une forme évidente, donnée, c'est quelque chose qui se négocie. Mais pour *Série noire*, la forme romanesque allait me permettre de construire l'ensemble, de mettre tout en place, elle s'est donc imposée.

Avez-vous essayé de rencontrer Anna Karina ou Lise Bodin ?

B.S. J'ai envoyé un mot à Anna Karina. Je sais qu'elle a lu le livre. Elle ne tient pas du tout à s'exprimer, encore aujourd'hui. J'ai failli rencontrer Lise Bodin mais finalement j'y ai renoncé. Je ne voulais pas que cette rencontre perturbe mon immersion dans les années soixante. Je l'ai retrouvée en tapant mon nom sur Internet ! Elle s'était remariée avec un Monsieur Schaefer... Il n'y a qu'une lettre de différence entre nos deux noms. Pour la petite histoire, qui pour moi n'est pas sans importance, Lise Bodin a exactement l'âge de ma mère. J'en suis donc touché, touché aussi de savoir qu'elle a épousé un Monsieur Schaefer, de voir cette photo d'elle à Paris avec ses enfants. Mes parents se sont rencontrés et ont vécu à Saint-Germain-des-Prés. Je me suis dit qu'ils l'avaient sans doute croisée... Il me fallait même l'envisager pour que l'écriture de ce livre devienne crédible. Bien sûr, je n'ai pas connu les années soixante à Paris, mais mon enfance a été bercée par le récit, nostalgique, qu'en faisait ma mère qui était libraire (elle a commencé à la Hune) et habitait rue de Buci...

Quels sont les cinéastes qui ont construit votre culture cinématographique et les écrivains qui vous ont marqué ?

B.S. Je dirais Jean Renoir, *La Grande illusion*, *La Règle du jeu* et *Partie de campagne*. Des films que j'ai vus très jeune, essentiellement à la télévision, au ciné-club. Hitchcock dont la période anglaise a baigné mon enfance, *Les 39 marches*, *Jeune et innocent*, *Une femme disparaît*, et la transition avec la période américaine, *Marnie*, *Vertigo*, *Les oiseaux*, *La mort aux trousses...*, des films qu'on a pu voir en France seulement au début des années 80. C'est un axe très fort auquel s'ajoute Bergman et Antonioni. Ces quatre cinéastes sont les piliers de ce qui a construit mon rapport aux images.

Quant aux écrivains qui m'ont marqué, c'est très difficile à dire. Je lis énormément, aussi bien Balzac, Maupassant que Beckett, Duras ou des auteurs contemporains, Annie Ernaux bien sûr. J'aime beaucoup Gaëlle Obiégly pour la profondeur de ses textes, elle est une chercheuse, elle multiplie les pensées, et son regard scintille sur la réalité, avec humour, l'air de rien.

Vous avez reçu la mention du jury du prix Wepler-Fondation La Poste pour ce livre *Série noire*...

B.S. J'avais reçu des prix pour la traduction de Leopardi mais là, cette distinction est différente, elle est pour soi, et j'en suis très heureux.

Qu'est-ce qui vous pousse à écrire ?

B.S. Disons que l'écriture est sans doute un lieu où les questions fondamentales dont je ne sais pas si je vais avoir les réponses se posent mieux et de manière plus aigüe qu'ailleurs. Peut-être aussi, n'ai-je pas le choix.



Le président du Groupe et de la Fondation La Poste, Philippe Wahl, récompense les lauréats... © David Raynal

Extraits choisis

La robe blanche de Nathalie Léger
Série noire de Bertrand Schefer
© Éditions P.O.L



**PRIX WEPLER-FONDATION
LA POSTE 2018**

Nathalie Léger
La robe blanche
Éd. P.O.L, 23 août 2018,
144 pages.

La robe blanche de Nathalie Léger

Parfois, dans ces moments vides, quand aucun souci ni même aucun plaisir ne s'emparent de l'esprit, quand aucun sujet ne s'impose, ni par contrainte ni même par distraction, quand regarder ne suffit plus et ne rien faire est impossible, il faut revenir à l'une des questions tenues à part, sans réponse, pièce réservée, on fait la lumière, la question minuscule est posée là, elle attend. Tout tient peut-être à cette grande tapisserie accrochée dans la salle à manger et surplombant nos repas, *L'Assassinat de la dame*, réalisée d'après l'un des panneaux peints par Sandro Botticelli pour la commande d'un cadeau nuptial. Au fond du motif, une femme éperdue est poursuivie le long d'un morne rivage par un cavalier en armes accompagné de chiens hurlants ; elle tente de se soustraire aux coups meurtriers de l'homme ; un pauvre lambeau, le reste de sa robe mise en pièces, flotte dans sa course, on croit entendre des cris, des halètements, le souffle brisé de la terreur tandis qu'au premier plan son corps déchiré gît déjà dans la clairière, l'homme est penché sur elle, plongeant sa lame dans la plaie béante, arrachant les viscères à pleines mains. Au fond, la fuite ; devant, le meurtre – et la scène tournait et recommençait inlassablement sous la zébrure d'un ciel blafard dessinée dans le feuillage. Ce canevas énorme, échoué sur le mur de la salle à manger au terme de successions haineuses ou négligentes, pesait de son poids de poussière, les feuillages usés formant une nature effondrée en grisaille grenue, les corps seuls se détachant avec une vivacité carnassière. Dessous, ma mère repoussant les verres et les carafes tendait la main vers mon père en signe de pardon.

Je veux rester concentrée. Il y a deux robes. J'ai mis longtemps à le découvrir. L'une, d'une blancheur immaculée, est restée à Milan, et l'autre, usée, salie, bousillée par le voyage, abreuvée d'expériences, celle-là, on la découvre au commissariat d'Istanbul, énorme pièce à conviction posée au sol sur des feuilles de papier journal, démantibulée comme un insecte mort.

À défaut de pouvoir les comprendre, il faut prendre au sérieux les gestes les plus fous. J'en étais là de mes réflexions lorsque j'ai entendu parler d'une artiste italienne qui avait accompli un geste absurde selon toute apparence. Tout au long de l'année

2008, la presse italienne avait relaté le détail de sa performance, comment elle était partie de Milan vêtue d'une robe de mariée, et comment elle avait voulu rejoindre Jérusalem en auto-stop à travers les Balkans, la Bulgarie, la Turquie, la Syrie, la Jordanie, le Liban. Tel présentateur télé avait sobrement déclaré que cette jeune artiste avait confondu à tort l'art et la vie. Le regard sombre, quoique absenté sur les superficies de son prompteur, la mine soudain boudeuse, il avait fait semblant d'ignorer que tout est toujours confondu, tout est toujours indistinct, inextricable, et l'est peut-être plus encore au moment où l'on croit se tenir dans la plus algorithmique des clartés, faut-il énumérer de grands exemples ? C'est ainsi que, décidant bien malgré moi de faire de cette confusion le sujet vacillant de ma recherche, m'en remettant au pétillamment amorti qui explosa en silence dans les coulisses de mon esprit lors de la retransmission de ce journal télévisé, je me suis intéressée à l'histoire de cette jeune femme, alors même (et sans doute pour cette raison) qu'on me disait qu'il n'était pas sûr qu'elle ait été une artiste, mais plutôt, selon certains, une idéaliste, une mystique des temps modernes, une saugrenue sympathique, une animatrice d'association, mais aussi, selon d'autres, une fille de la vieille aristocratie milanaise qui cherchait à racheter les engagements d'une longue généalogie fasciste, et pour d'autres encore, une jeune femme inventive, avec une forte personnalité, une fille tenace, engagée, généreuse, imprévisible, avec une touche de folie allègre et contagieuse – rien n'était heureusement très clair.



Série noire

**PRIX WEPLER-FONDATION
LA POSTE - MENTION
SPÉCIALE DU JURY 2018**

Bertrand Schefer
Série noire
Éd. P.O.L, 23 août 2018,
176 pages.

Série noire de Bertrand Schefer

On ne parlait dans les soirées que du coup de colère d'Alain Cuny après la projection de *L'Avventura*. Le désastre était total. On s'était ennuyé. Monica Vitti avait quitté la salle en larmes sous les sifflets. On ne sait pourquoi, Dario Moreno se produisait au dîner de gala organisé au Palm Beach par les producteurs d'Antonioni et l'enthousiasme provoqué par les animations du chanteur dut paraître insupportable au comédien français. Cuny s'élevait tout haut contre le « pitre Moreno ». Caverneux et déclamatoire, il lança au chanteur qu'il n'était qu'un « poisson énorme et visqueux ». Une image trouvée dans les derniers plans de *La Dolce Vita*, où il avait lui-même un rôle, et qu'il avait jetée au visage perpétuellement jovial de Moreno qui roulait des yeux devant les photographes. Ce qui aurait dû être un moment de recueillement, presque de deuil, et l'occasion d'une méditation sur les grandes oeuvres et leur réception, se transformait en fête foraine. On peut se demander ce que faisait Dario Moreno à ce gala mais à Cannes on circule beaucoup d'une soirée à l'autre et il faut des attractions pour attirer les gens. Ce troisième festival présidé par Georges Simenon s'était ouvert sur *Ben-Hur*, le summum de l'attraction et du divertissement. Comme souvent, le palmarès représentait mal l'atmosphère mondaine faite de tout autre chose. De Dario Moreno, par exemple. Peter Brook présentait son adaptation de *Moderato Cantabile*, avec Jean-Paul Belmondo et Jeanne Moreau, prix d'interprétation féminine. Fellini remporta la Palme d'or avec *La Dolce Vita*. La critique récompensa Bergman pour *La Source* et enfin, malgré

son accueil calamiteux, le prix spécial revint à Antonioni et à son faux film policier, dans ce festival présidé par le plus véritable des auteurs de romans policiers.

Anna Karina a pour ainsi dire déjà les clefs de Saint-Germain-des-Prés et, n'oubliant pas d'où elle vient, elle aiguille les nouvelles venues dans la capitale. On la considère un peu comme le chef de file des filles de Copenhague à Paris, hébergeant ses compatriotes et guidant leurs premiers pas dans le milieu, puisque c'est une affaire de milieu, et ce milieu a pour centre Saint-Germain-des-Prés. Contrairement à Anna Karina, Ingelise est une vraie beauté danoise, une silhouette blonde et pulpeuse, avec une bouche immense, peut-être un peu trop danoise pour un Français.

Mais Paris est de plus en plus cosmopolite, on y circule beaucoup, tout le monde passe à Paris, et les gens ne viennent pas ici en touristes seulement, ils viennent pour vivre un peu, six mois, un an, peut-être s'installer, ils sont grecs, yougoslaves, polonais, américains, italiens, ils sont un peu tout à vrai dire, ou leurs parents l'étaient, et s'ils restent ils changent parfois leurs prénoms, ils ont des noms magnifiques aujourd'hui recouverts de cendres, ils s'appellent Christa Lubelay, Vicente Fernandez-Jauregui, Marc De Lutchek, Jeanine Di Germanio, Pedro Candel, Henriette Demaria, Carole Grawitz, Pierre Yassimides, Simy Assouline, Rolande Niemezyk ou Lise Bodin, car Ingelise commence à se faire appeler Lise depuis ses premières expériences parisiennes, parce que c'est un diminutif plus heureux qu'Inge dans cette partie de l'Europe et c'est ainsi qu'elle suit Dorthe Baggers et Anna Karina aux terrasses des restaurants de Saint-Germain-des-Prés.

Le brun s'appelle Raymond Rolland, mais il ne dit que Rolland, peut-être parce qu'il a déjà la suite des événements en tête. Il lui offre des verres et Copenhague semble très loin à cet instant, d'autant qu'elle a la Tunisie à raconter, les coins de France qu'elle a découverts pendant sa tournée et Paris qu'elle commence à connaître un peu, mais elle a surtout la possibilité de se présenter comme mannequin, accompagnée d'une fille qui commence à être connue dans Paris : tout cela éloigne encore un peu plus Copenhague et la maison de sa mère reléguée dans les brumes du Nord. Ils accrochent immédiatement et profondément, comment le dire autrement, toute la suite va le montrer, jusque dans les écarts et les errances, jusque dans l'adversité : c'est ce premier soir lorsqu'elle découche pour aller dormir chez Rolland rue Denis-Poisson que quelque chose s'est joué.

Éditions P.OL

<http://www.pol-editeur.com/>

Fondation la Poste

<https://www.fondationlaposte.org/projet/le-wepler-fondation-la-poste-2018-distingue-deux-auteurs-de-p-o-l/>

Le mercredi 16 janvier 2019 à 20h Rencontre avec Bertrand Schefer

à la librairie Le Point de côté
22, place Henri IV, Suresnes

Le mercredi 30 janvier 2019 à 18h Rencontre avec Nathalie Léger

à la Librairie Goulard
37 Cours Mirabeau, 7 & 9 rue Papassaudi
Aix-en-Provence

Les lauréats Discours

Lundi 12 novembre - Brasserie Wepler



© David Raynal

NATHALIE LÉGER PRIX WEPLER FONDATION LA POSTE

Ça se passe un dimanche, la nuit est tombée depuis longtemps, il pleut. Une dernière fois, vous ouvrez mélancoliquement le merveilleux petit dossier du Prix Wepler reçu par La Poste, affiches, affichettes, cartons : de toutes façons, il est trop tard maintenant, vous ne l'aurez pas ce fameux Prix, vous ne l'aurez pas, vous décevrez : vos amis, votre éditeur – vous vous dites une fois encore cette phrase dont vous ne savez plus si elle est de Barthes ou de Gide : « Seul un dieu accepte de décevoir » — histoire de vous remonter le moral. Eh bien, voilà ! vous décevrez, il faut y consentir.

Et puis le téléphone sonne.

La voix de Marie-Rose Guarniéri.

Et derrière : un fond sonore de jubilation, celle de tout un jury, des exclamations, une présence vibrante, euphorique, semble-t-il. Alors brutalement, presque douloureusement tant c'est soudain, l'affolement joyeux chasse toute morosité, c'est une frénésie, une discrète électrisation qui empêche d'ailleurs de répondre intelligemment à l'annonce qui vous est faite. Parce que c'est étrange et c'est bête, mais, à ce moment-là, ce coup de fil ressemble un peu à une annonce. Vous êtes plongée dans l'écriture, dans la cons-

truction d'une abstraction ; vous êtes plongé dans ce travail, dans cette solitude — et on vient vous en tirer pour vous annoncer que vous êtes un écrivain. Vous n'y pensiez pas, vous pensiez à cette chose un peu folle (écrire), mais on vous dit : vous l'êtes. Parce que c'est ça un Prix, un Prix, c'est le réel. Et le réel de l'écriture, ce sont les lecteurs, tous ces ardents lecteurs qui ont passé, par exemple ici, au Wepler, leur été dans nos livres, ceux qui autour d'une table hier, ce fameux dimanche de pluie, ont été furieusement attentifs à nos livres, l'ont été dans les livres, attentifs et combattifs, ce sont bien eux qui nous éclairent sur qui nous sommes. Et c'est heureux.

Mais dans cette surprise émue, je voudrais dire surtout ceci : l'émotion vient de ce prix-là, le Prix Wepler, pour ce livre-là. Un Prix à qui le mot de littérature ne fait pas peur, un Prix qui déclare, avec entêtement, que la littérature est follement désirable, c'est plus rare qu'on ne croit. Et si je dis : ce prix-là pour ce livre-là, c'est que j'ai cherché dans la texture de cette Robe blanche, dans l'intention de cette artiste dont je raconte le périple, cette artiste qui voulait faire régner le bien par la seule grâce de sa robe de mariée, j'ai cherché, dans la force impuissante de sa bonté, à réparer, par les mots, l'humiliation faite à une autre femme, ma mère, j'ai cherché non pas à faire justice, mais, pour sécher enfin ses larmes, à dire le juste.

En reconnaissant ce livre, le jury du Prix Wepler donne de la voix et fait écho à ce désir fou : dire, dans la pesée des mots, l'amplitude du sentiment, l'exactitude de l'émotion.

Et je veux dire enfin, que c'est aussi : ce prix-là pour cette maison-là. P.O.L. Ce prix-là, avec vous, amis, jury, soutiens, ce prix-là pour l'histoire de cette maison, pour sa vitalité, pour la fierté d'y appartenir, la fierté !, ce Prix pour celui qui l'a créée, ce Prix pour celui qui aujourd'hui dessine son avenir, pour toute cette équipe qui lui donne souffle chaque jour. Ce Prix pour une maison qui a tant d'esprit.

BERTRAND SCHEFER MENTION SPÉCIALE DU JURY DU PRIX WEPLER FONDATION LA POSTE

Les choses ont parfois du sens... une mention spéciale, pour un livre qui restera pour moi justement très spécial, parce qu'il a marqué un tournant dans le travail entrepris depuis quelques années avec Paul Otchakovsky-Laurens – et ce n'est pas facile à dire aujourd'hui – à qui j'avais donné jusqu'alors des textes sensiblement plus autobiographiques. Paul s'est engagé à m'aider sur ce projet qui nécessitait du temps et des recherches et un tout autre rapport à la fiction. Il m'a épaulé, il a eu la patience d'attendre, il m'a fait confiance. Et pour reprendre le dernier mot de son film *Éditeur*, je pense à lui ce soir qui m'a dit « oui » pour la dernière fois, et je remercie Frédéric Boyer, de tout cœur, qui m'a dit « oui » pour la première fois.

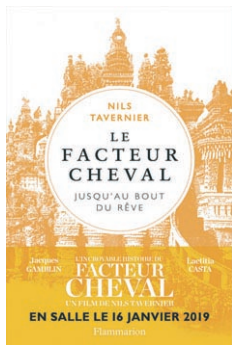
Spécial aussi, parce qu'il s'agit d'un livre sur un fait divers inédit en France, le premier grand kidnapping médiatisé, qui s'inspire lui-même pour la première fois à la lettre d'un roman. J'ai tenté de comprendre le lien qui unissait ici la réalité des faits et la réalité des livres, et voir comment les deux pouvaient communiquer et parfois s'échanger au point de brouiller toute notre perception des événements. Et j'ai constaté une chose : ce qui démarrait comme une enquête documentaire devait se transformer en roman pour parvenir à son terme.

Chemin faisant j'ai essayé de retraverser une époque étrange, le début des années 1960, dont je n'arrive pas à savoir s'il reste encore quelque chose aujourd'hui, hormis dans la mémoire de quelques films. Quand on pense que tout a disparu, que la marche du monde a consciencieusement effacé toutes les traces, tous les usages et les modes de vie, il suffit parfois de se promener dans Paris pour sentir ces temps remonter à la surface et les époques se superposer. Les personnages de cette affaire habitaient et hantaient justement le quartier où nous sommes, entre République, les Batignolles, Clichy et Pigalle. Et lorsqu'ils n'étaient pas dans un café de Montparnasse ou un club de Saint-Germain-des-Prés, c'est au Wepler qu'ils se retrouvaient, j'en ai la preuve formelle. Ils élaboraient là un nouveau plan devant des huîtres et une coupe de champagne, et ce plan se retrouverait dans un livre qui, avec un peu de chance, et c'est finalement ce qui rend les choses si spéciales, se retrouverait à son tour au Wepler un soir comme celui-ci, en si bonne compagnie.

Nils Tavernier

Le facteur Cheval

Par Corinne Amar



Pendant trente-trois ans, jour après jour, entre 1879 et 1912, un homme, ni artiste ni architecte, authentique facteur rural de Hautes-Alpes, dans la Drôme, Joseph Ferdinand Cheval, a construit de ses mains le chef-d'œuvre de ses rêves, un *Palais idéal* : un monument de douze mètres de hauteur, vingt-six mètres de longueur, baroque, ex-

bérant, inhabitable, inclassable, un chef-d'œuvre qui attire désormais des milliers de visiteurs, chaque année. Le réalisateur lui rend un intense double hommage ; avec la sortie en salles, le 16 janvier 2019, du film qu'il lui consacre, *L'incroyable histoire du facteur Cheval*, et son histoire en récit qu'il retrace avec une empathie folle, une érudition attachante sur l'époque et ses mœurs, une précision historique et romanesque du détail, une ferveur de conteur. Joseph Ferdinand Cheval naît dans un petit village de la Drôme, en 1836, dans un milieu paysan, avec des parents aimants. À six ans, comme son frère aîné, il est envoyé à l'école. À cet âge-là, il aurait pu aussi bien être envoyé à la tâche, dans les champs. Dans la France d'alors – on est en 1842 – l'enseignement primaire n'est pas universel, et pour les fils de paysans comme pour les autres, l'école est payante – sacrifice que toutes les familles ne s'accordent pas. Son père lui, a reçu une instruction, et tient à ce que ses garçons sachent lire et écrire – la plume métallique n'a pas encore été inventée, c'est à la plume d'oie qu'on écrit, outil qu'il faut aussi savoir tailler et retailler. Joseph Ferdinand a onze ans, lorsque sa mère meurt, à partir de ce moment, le temps de l'enfance est terminé. Au deuil terrible à porter pour la famille entière, succèdent les années difficiles de labeur pour survivre. À son tour, le père meurt, et le cocon partiellement reconstitué est définitivement éclaté. Les responsabilités sont accélérées. À l'âge du service militaire, Ferdinand, de santé et de corpulence fragiles, en est exempté. Les catastrophes climatiques – des crues dévastatrices

qui vont, récoltes après récoltes, tout emporter et laisser les frères sur le carreau – achèvent de ruiner la famille. Joseph Ferdinand appelle son tuteur à l'aide, et n'a plus qu'à partir pour la grande ville, à Valence, comme apprenti boulanger dans une boulangerie. L'apprentissage est dur mais s'avère fructueux, il devient second ouvrier, progresse dans le métier, apprend à pétrir le pain – un art en six étapes – parvient à économiser, n'est plus dans la misère. Lorsqu'il tombe amoureux et qu'il épouse Rosalie, un enfant naît peu après qui meurt un an plus tard. Ravagé de chagrin, de dettes, il lui faut trouver un autre travail. « Nous sommes en 1867. Si jusqu'ici, Ferdinand est parvenu à gagner assez pour nourrir les siens, sa situation reste des plus fragiles. (...) La précarité de son emploi le préoccupe assez pour le pousser à tenter sa chance du côté de l'administration des Postes où le métier de facteur bénéficie d'un salaire fixe. Pour ce faire, mieux vaut ne pas avoir dépassé les trente-cinq ans (il en a trente-et un), avoir de bonnes aptitudes physiques et « être exact, actif, d'une grande discrétion, poli, honnête. (...) Un article du *Règlement relatif au personnel des facteurs*, de 1853, souligne de fait que « les sujets à préposer seront pris parmi les hommes sachant lire et écrire, sobres, de bonne conduite. » Joseph Ferdinand Cheval entre définitivement dans l'administration des Postes cette même année en prêtant serment d'honnêteté et de discrétion. On apprend ainsi que, jusqu'au début du 19^e siècle, les habitants des campagnes n'avaient pas accès au courrier, parce qu'il n'y avait pas de service de distribution, qu'il fallut attendre l'édit du roi Charles X, en 1829, pour que chaque commune fût dotée d'un service postal avec le courrier systématiquement distribué jusque dans les coins les plus reculés des campagnes, tous les deux jours. Trois ans plus tard, une nouvelle loi exige que le courrier soit distribué tous les jours. Aussitôt qu'il en aura les moyens, Ferdinand décide de faire construire une maison, mais il perd sa femme, Rosalie, qui le laisse, comme son fils de sept ans, orphelin. Malheureux, taciturne, solitaire, il met des années à s'en remettre, trouvant consolation dans la nature, les cartes postales et les premiers magazines illustrés qu'il distribue. Dans sa tournée de facteur, pendant ses journées de marche de village en village – il effectue trente à trente-cinq kilomètres, soit dix heures de marche quotidienne, quelle que soit la saison – dans la campagne fleurie du printemps, dans les parfums de l'été ou la neige, la glace de l'hiver, il rêve. Et c'est le même rêve qui revient : il construit un palais féérique, avec des tours, des grottes, des sculptures, des jardins, des animaux – tout un bestiaire de pieuvres, de biches, caïman, éléphant, pélican, ours, oiseaux – tout un monde où son imagina-

tion, sa fièvre créatrice s'épancheraient. Et puis, la vie reprend, exaltante à nouveau, lorsqu'il rencontre Philomène, une jeune veuve, à qui il vient apporter le courrier et avec qui il s'est découvert des affinités. Elle sera la deuxième femme de sa vie. Avec elle, il aura Alice, et c'est pour elles qu'il fera ce pari fou, alors qu'il bute, un matin, sur une pierre à *la forme si bizarre si pittoresque* qu'il l'enveloppe dans un mouchoir de poche et qu'il la rapporte à la maison, la dépose dans son potager : construire, pierre après pierre, aidé de sa seule brouette et de ses mains, sans modèle, sans aucune règle d'architecture, sans aucun talent en maçonnerie, ce *Palais* qu'il voyait en rêve, ce palais qu'il croyait avoir oublié... On est en avril 1879. Il l'achèvera en 1912. On le croit fou, il est juste inspiré, qui prend tout de même le temps d'écrire au préfet de la Drôme pour lui demander l'autorisation de faire courir un mur de clôture le long du champ qu'il possède sur le bord du chemin vicinal. Il construit un petit monument qu'il voit « égyptien », il veut lui ajouter à l'intérieur, une petite grotte qui sert d'écrin à de plus petites encore, ce sera son « temple hindou » qu'il élève sur quelques six mètres de hauteur, et y dépose toutes sortes de fossiles. Il décide que l'entrée en sera gardée par de gros animaux sauvages qu'il recrée pour enchanter sa petite fille ; de part et d'autres, deux énormes *colonnes barbaresques*. Il voit tout grand, et rien de ce qui est grand ne lui fait peur. On est déjà en 1892. À Paris, l'inauguration de la Tour Eiffel est déjà fêtée depuis trois ans, le peintre Claude Monet cultive ses *Nymphéas* dans le jardin d'eau qu'il vient de faire aménager dans sa propriété de Giverny, qu'il peint et qui l'occuperont les trente dernières années de sa vie – unique source d'inspiration devenue. Ferdinand Joseph ne s'arrêtera jamais trente-trois ans durant, et son palais fera la stupéfaction des uns – reconnu plus tard par les surréalistes comme une œuvre d'art brut – l'agacement des autres – Quoi ? Un simple facteur, allé tout juste six ans à l'école, un fils de paysan, aurait-il eu plus de trente ans

d'avance sur les surréalistes ? Le Palais idéal du facteur Cheval sera classé, en 1969, « Monument Historique » par André Malraux, alors Ministre de la Culture, au titre d'Art naïf.

Nils Tavernier
Le facteur Cheval
Jusqu'au bout du rêve.
 Éditions Flammarion,
 Hors collection – Biographies et mémoires
 352 pages, novembre 2018

Avec le soutien de la Fondation La Poste

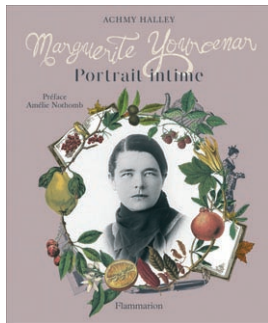


<https://www.fondationlaposte.org/projet/le-facteur-cheval-de-nils-tavernier>



Achmy Halley Yourcenar Portrait intime

Par Gaëlle Obiégly



Sur la couverture du livre, le nom de Marguerite Yourcenar accompagne son visage cerné de végétaux formant une couronne. La belle figure prend place parmi ces motifs auxquels sont joints, comme des attributs, stylo, livre, geisha, théière ; cela formule une existence.

Il s'agit ici d'en donner les détails essentiels, ceux qui témoignent d'une manière d'habiter le monde. Une manière excentrique mais sans tapage. Un parcours guidé par le hasard en même temps que pensé. Un séjour sur Terre hautement vécu.

Dès l'abord, ce visage. Il est calme. Il est aussi plein de vivacité. Le regard droit et sans arrogance. L'ouvrage nous invite à suivre le parcours de Marguerite Yourcenar et surtout à la connaître.

Dès son enfance, elle a fait de nombreux voyages. Et, à 53 ans, elle se rend dans sa Belgique natale. Elle visite alors, pour la première fois, le cimetière où repose sa mère décédée quand Marguerite était un bébé. Cette tombe ne l'émeut pas plus « que celle d'une inconnue ». En cette année 1956, Marguerite Yourcenar est bien plus attristée par l'entrée des chars soviétiques à Budapest. Son naturel pessimiste prend le dessus. L'angoisse que lui inspire l'avenir la pousse à tourner son regard vers le passé et à porter son attention sur ses ancêtres belges et français, et à travers eux, sur le passé de l'humanité entière. À partir des années 1960, elle conçoit une trilogie familiale. Mais au delà de la clôture familiale, elle s'intéresse à la « pâte humaine » à laquelle elle se sent réellement appartenir. « Toute l'humanité et toute la vie passent en nous, et si elles ont pris ce chemin d'une famille et d'un milieu en particulier

qui fut celui de notre enfance, ce n'est qu'un hasard parmi tous nos hasards ».

Sa vie, du reste, s'offre plus au hasard qu'elle ne découle de démarches. C'est une existence à la fois hasardeuse et pensée. À la fin des années 1940, elle s'est installée sur l'île des Monts-Déserts, aux États-Unis, guidée par un bon instinct. Elle se dit satisfaite seulement d'être à la campagne, et ce lieu qu'elle a pourtant intensément, poétiquement habité, n'est, dit-elle, rien d'autre qu'un des nombreux hasards de sa vie. Si elle semble avoir été déposée comme une feuille d'automne sur cette île américaine venteuse, elle s'y ancre. Une manière de vivre et de penser s'y développe, inspirée par une existence isolée, en marge de l'*american way of life*. C'est avec la nature, avec le paysage que Marguerite Yourcenar se lie et non avec ce pays où elle réside sans se sentir d'affinités avec la mentalité américaine. L'archaïsme, qui caractérise son mode de vie dont cette biographie richement illustrée nous montre les détails, se révèle aujourd'hui avant-gardiste. La préoccupation écologiste de notre époque est déjà celle de Yourcenar dans les années 1950. Petite Plaisance, où elle vit avec Grace Frick qui fut sa compagne pendant quatre décennies, est une sorte de chaumière. Marguerite Yourcenar aime les maisons en bois « parce qu'elles vivent, elles respirent. Elles sont plus vite froides et plus vite chaudes. Et puis, elles sont précieuses. » Les nombreuses citations qui jalonnent l'ouvrage nous font entendre l'écrivain, et les images nous la présentent. La vie matérielle et la vie spirituelle, le détail et l'univers se voient unis par sa sensibilité aigüe. Malgré les apparences qui peuvent laisser croire qu'elle est indifférente, réfugiée dans une forme de superbe, comme elle le dit elle-même, Marguerite Yourcenar est, en réalité, une personne très attentive et « sensible au Rien et au Tout ». L'intérêt de cet ouvrage tient, entre autres, à nous la faire découvrir sous cet aspect. En 1981, elle déplore que les médias l'aient transformée en « une ennuyeuse et conventionnelle vedette ». Elle est alors devenue académicienne, la première femme élue à l'Académie française. Élection qui suscite de nombreux commentaires « presque toujours vains » et une controverse. Superstar des lettres dans les années 1980, son histoire a plutôt mal commencé. Sa mère meurt quelques jours après lui avoir donné naissance en 1903. Si la chambre où elle a vu le jour a quelque chose du lieu d'un crime, elle n'entachera pas l'élan vital de Marguerite qui, du début à la

fin, portera l'existence à un très haut niveau. Outre sa gouvernante, Barbe, l'enfant vit parmi des animaux et auprès de son père, un dandy cultivé qui lui lègue le goût des voyages et des humanités. Elle mène avec lui une vie errante et insouciante. Elle n'est jamais allée à l'école. Des précepteurs lui ont appris à lire, à écrire, à calculer puis, très douée, elle s'est débrouillée seule. L'éducation paternelle aura consisté à lui faire partager la passion des textes et du beau. Cet environnement a favorisé la floraison de cette femme à l'esprit incontestablement libre qui sait que « Le conformisme est une misérable maladie parce qu'elle vous empêche d'exister. Les gens qui sont véritablement conformistes n'ont pas vécu. » Cet appétit de vivre et le soin qui lui est apporté, l'ouvrage de Achmy Halley l'expose. Spécialiste de l'œuvre de Marguerite Yourcenar et ancien directeur de la Villa Marguerite-Yourcenar à St-Jans-Cappel, dans le Nord, il nous fait ici évoluer dans une vie matérielle toute empreinte de l'âme éclairée de cette femme de lettres. Pour elle, « L'important, c'est être, exister le plus profondément possible. » Cela consiste notamment à « connaître le monde, connaître les êtres, et peut-être les servir. » On la voit, ainsi, apporter à manger à ces êtres que sont les oiseaux, dont elle se dit « la servante ». Elle a installé des nichoirs dans le jardin boisé de Petite Plaisance. Tous les matins, à ces hôtes adorés elle offre graines, morceaux de pommes, raisins secs.

L'ouvrage, par un choix de détails biographiques, de citations, d'images, dépeint un style de vie où s'articulent l'esthétisme et la nature. La simplicité prônée par Yourcenar procède d'une personnalité subtile. Les photographies de son environnement en témoignent autant que la description des rituels du couple qu'elle forme avec Grace Frick. « Se lever le matin, descendre allumer le feu dans la cuisine, donner à manger aux oiseaux, regarder le soleil sur la terrasse, ce sont des rites, qui finissent par devenir tout à fait impersonnels. » Gestes, attention, convivialité, principes moraux s'unissent à chaque instant et distinguent le quotidien des deux femmes inséparables. Dès leur installation sur l'île des Monts-Déserts, dans les années 1950, elles ont conscience de la fragilité de la planète et vont s'employer à un mode de vie sobre. À cet engagement personnel s'ajoute un soutien actif aux premiers combats des activistes américains qui dénoncent le consumérisme et le capitalisme. Yourcenar fait part de son respect pour les hippies qui rejettent « la passion de croire qu'on est parce qu'on possède ». On peut voir dans sa manière de vivre l'expression d'un engagement politique. Elle met en pratique, à Petite Plaisance, des règles de vie, consignées dans ses carnets. Ce qu'elle applique à

sa propre existence, elle souhaiterait que cela soit adopté par le plus grand nombre. Au fur à mesure qu'on progresse dans ce bel album, on est gagné par la philosophie de Yourcenar. Il se dégage, ainsi, de l'ouvrage d'Achmy Halley une valeur politique. Cela tient à l'exposition d'une intimité, celle de Yourcenar dont l'engagement n'est pas discursif mais bien existentiel.

Achmy Halley
Marguerite Yourcenar - Portrait intime
 Préface d'Amélie Nothomb
 Éditions Flammarion, Hors collection – Biographies et mémoires
 208 pages, 24 octobre 2018



Achmy Halley est spécialiste de Marguerite Yourcenar à laquelle il a consacré de nombreux ouvrages. Ancien directeur de la Villa Marguerite-Yourcenar à Saint-Jans-Cappel, près de Lille, il lui a également consacré plusieurs expositions.

À lire, un entretien avec Achmy Halley à propos de son édition chez Gallimard de la *Correspondance* entre Marguerite Yourcenar et Silvia Baron Supervielle (Florilettres janvier 2010 : <https://www.fondationlaposte.org/florilettre/entretiens/entretien-avec-achmy-halley-propos-recueillis-par-nathalie-jungerman/>)

Dernières parutions

Par Élisabeth Miso, Corinne Amar et Gaëlle Obiéglly

Romans



Emmelene Landon, Marie-Galante.

Décembre 2016, Paul et Emmie découvrent l'île de Marie-Galante. L'éloignement, la solitude, le plaisir de se baigner dans une eau turquoise, de se régaler de poisson grillé acheté sur le marché, de contempler la géographie insulaire, tout les enchante. Paul et Emmie savourent ce temps suspendu, la joie d'être ensemble, de lire, de peindre ou d'écrire. Des vacances idylliques qu'ils renouvellent l'hiver suivant mais qui s'achèvent dans le fracas d'un accident de voiture. Paul meurt, Emmie est grièvement blessée. Entre ces deux voyages sur l'île caribéenne,

une année d'un amour immense s'est écoulée qu'Emmelene Landon, écrivaine et peintre, restitue ici. Un jour qu'il évoquait sa fascination pour le roman de Patrick Lapeyre *La lenteur de l'avenir*, son compagnon Paul Otchakovsky-Laurens, fondateur des éditions P.O.L, eut ses mots : « Le secret du dernier amour est de sortir du silence, de rompre le silence. Le dernier amour n'attend pas le bonheur, il est le bonheur. » Voilà qui ressemble fort à leur propre histoire, à cette vie commune faite de mouvement, de curiosité, de désir, d'écoute, d'incessants dialogues. L'auteur égrène des images de leur couple, les week-ends dans son atelier à elle, la semaine dans leur appartement. Elle laisse entendre par touches délicates des bribes de leurs échanges sur la littérature, le cinéma, la peinture, l'écriture. Séparés, ils s'écrivaient, s'envoyaient des SMS, des photographies, se languissaient l'un de l'autre. L'année retracée suit les activités de l'éditeur : son intérêt pour les manuscrits reçus par la Poste, les périodes de lecture dans sa maison de Nyons, les prix littéraires, le festival international de cinéma de Marseille, le salons du livre de Paris et Francfort, le montage et la présentation de son film *Éditeur*. « Tous les livres que je publie sont vivants, c'est comme s'ils avaient du vent dans les cheveux. », disait-il ou encore « j'entends la voix intérieure de tous les livres que je publie, sans qu'elle soit la mienne. » C'est cette présence et cette voix singulières, celles d'un homme tant aimé qui s'incarnent dans ces pages. Éd. Gallimard, 112 p., 10,50 €. Élisabeth Miso



Eve Babitz, Sex & Rage. Traduction de l'anglais (États-Unis) Jakuta Alikavazovic. Jacaranda Leven est une jeune californienne pour qui le paradis sur terre rime avec vagues et surf. Elle a grandi avec sa sœur April à Santa Monica et ne se sent à sa place qu'au bord de l'océan. La jeune femme libérée, qui se rêvait « peintre-aventurière » adolescente, embrasse les années soixante avec désinvolture au gré de ses expériences amoureuses, de ses rencontres, de sa consommation de drogue et d'alcool et des excentricités de la jet-set qu'elle fréquente. « West Hollywood dans les années soixante, quand la vie n'était qu'un long rock'n'roll, était

facile à vivre (...) » Jusqu'au jour où une agent littéraire new-yorkaise réputée la remarque et la pousse à écrire son premier livre. « Jusque-là, elle avait traversé la vie en glissant, laissant la plupart des gens croire qu'elle n'était pas vraiment

là, qu'elle ne se souviendrait pas de ce qu'elle avait vu, ou ne le comprendrait pas si d'aventure elle le retenait. » L'auteur a mis beaucoup d'elle-même dans *Sex & Rage* et dans le parcours initiatique de Jacaranda. La fameuse photographie de Julian Wasser la représentant nue à vingt ans, jouant aux échecs avec Marcel Duchamp, apparaît ainsi au détour d'une phrase, accrochée à côté de toiles de Jasper Johns, de Rauschenberg, de David Hockney et de John Alton, dans l'élégant appartement d'un des personnages fortunés et énigmatiques gravitant autour de Jacaranda. Tout comme son héroïne, Eve Babitz est née à Los Angeles et a baigné dans un milieu artistique et intellectuel. Son père était violoniste à la Twentieth Century Fox et son parrain n'était autre qu'Igor Stravinsky. Égérie de la scène artistique de la côte Ouest dans les années 1960-1970, elle a écrit des chroniques, des essais, des nouvelles et des romans et compte quelques célébrités parmi ses amants (Jim Morrison, Harrison Ford, Ed Ruscha, Walter Hopps). Paru à l'origine en 1979 et traduit aujourd'hui en français, *Sex & Rage*, dans une langue imagée et spirituelle, brosse le portrait d'une jeune femme emblématique de la contre-culture californienne. Éd. Seuil, 240 p., 20 €. Élisabeth Miso

Récits



Patti Smith, Dévotion. Traduction de l'anglais (États-Unis) Nicolas Richard.

« L'inspiration est la quantité imprévue, la muse qui vous assaille au cœur de la nuit. » Depuis l'enfance, Patti Smith connaît bien l'épaisseur particulière que donne à l'existence une « imagination brûlante ». De livre en livre (*Just Kids* National Book Award en 2010 qui racontait son histoire d'amour avec Robert Mapplethorpe et ses débuts artistiques à New York, *Glaneurs de Rêves, M Train*), l'icône du rock explore les méandres de sa vie psychique et de sa créativité.

Qu'est-ce que l'inspiration ? D'où vient le « vertige inattendu mais familier (qui l') assaille, une intensification de l'abstrait, une réfraction de l'air mental » ? Pourquoi écrit-on ? Dans *Dévotion*, sorte de journal intime, où s'interpénètrent éléments réels et inventés, elle sonde le processus mystérieux de l'écriture, ce besoin irrésistible de s'asseoir devant une page blanche pour y accueillir ce que lui dicte son imagination. Invitée par son éditeur français, elle s'envole pour Paris avec pour compagnons de voyage la monographie de Plessix Gray sur Simone Weil et *Un pedigree* de Modiano. De sa chambre d'hôtel, elle peut contempler l'église de Saint-Germain-des-Près et le petit square attendant où elle s'asseyait au printemps 1969 avec sa sœur. Les deux jeunes femmes arpentaient alors les rues parisiennes pour la première fois, sur les traces des existentialistes, de Rimbaud, de Verlaine ou de Baudelaire, « Juste pour être près de là où ils avaient écrit, s'étaient disputés et avaient dormi. » On la suit à Sète dans le cimetière marin où repose Paul Valéry, à Ashford en Angleterre sur la tombe de Simone Weil puis à Lourmarin dans la maison d'Albert Camus où sa fille Catherine lui présente le manuscrit de *Premier Homme*. Dans le train Paris-Sète, prend forme la nouvelle insérée au centre du livre, qui met en scène la relation vénéneuse entre une adolescente brillante, orpheline estonienne, élevée par sa tante, passionnée de patinage artistique et un marchand d'art quarantenaire. Un récit fictif où se reflètent le visage de Simone Weil, la bande-annonce de *Risttuules : La Croisée des vents*, le film de Martti Helde sur la déportation de milliers d'Estoniens en Sibérie par Staline ou des images de patinage artistique vues à la télévision. Un texte aux multiples sources d'inspiration, révélateur de l'alchimie à l'œuvre dans l'imaginaire de la chanteuse et poétesse. Éd. Gallimard, 160 p., 14,50 €. Élisabeth Miso

Correspondances

Philippe Annocque, Mon jeune grand-père. Philippe Annocque a découvert un paquet de cartes postales écrites par son grand-père pendant la Première Guerre mondiale. Il s'en est emparé. Il donne une lecture scrupuleuse de ces cartes, comme



s'il en était le destinataire. Il en scrute tous les aspects ; matériel, scripturaire, historique, existentiel. Ce sont pourtant des nouvelles monotones envoyées par un jeune homme à ses parents. Ceux-ci devaient les attendre et lire ces cartes avec précaution, cherchant sans doute à lire entre les lignes ce que le captif, tombé aux mains de l'ennemi, ne pouvait pas dire. Les cartes étaient, en effet, soumises à la censure allemande. Ce ne sont pas les tourments, les atrocités de la guerre qui sont ici relatées. Pas de tranchées, pas de combats, pas de tirs, pas de morts. Il n'est pas au front, mais prisonnier. C'est une autre version de la guerre ; l'attente, le vide. La particularité du livre de Philippe Annocque tient à ce qu'il s'immerse littéralement dans le courrier d'Edmond, commentant de diverses manières la prose resserrée du sous-lieutenant détenu dans un camp de prisonniers pour officiers à Posen (ou Poznan). Il reconduit ainsi le vif intérêt que ces cartes ont dû susciter, ainsi que leur partage avec la famille, chez les « chers parents » auxquels elles sont adressées par Edmond. Leur auteur et celui du livre portent le même nom. Ils ne se sont jamais connus réellement. Mais c'est aussi à un petit-fils qu'il ne connaîtra pas qu'Edmond Annocque, à son insu, donne des nouvelles. Philippe Annocque a accès à ce jeune grand-père, mort bien longtemps avant sa naissance, par les quelques traces laissées. Ces cartes postales, donc, mais aussi des objets fabriqués par Edmond lors de sa captivité. Ces objets mentionnés dans les cartes, vus, touchés par l'auteur du livre, durant son enfance, révèlent ici leur origine. Les cartes sont écrites au crayon à papier, sont par endroits illisibles. Les ratures, les fautes d'orthographe et les surcharges en violet, laissant supposer l'intervention de la censure qui fait disparaître certains mots, mais aussi les noms propres sont interrogés par Philippe Annocque. Son imagination tout autant que son insuffisance participent à la vivacité de cette lecture d'archives. Il ne fait jamais l'impasse sur ce qu'il ne comprend pas, sur ce qu'il ne peut pas savoir, sur ce qui lui échappe. Et c'est précisément ce qui fait la richesse de son livre. Éd. Lunatique, 196 p., 20 €. Gaëlle Obiéglly



Jean-Pierre Guéno, Paroles de facteurs. Il a créé la collection « Paroles de... », en 1998 (Arcades), avec *Paroles de Poilus*, s'attachant aux témoignages des Poilus de la Guerre de 1914 qui avaient vécu l'enfer du front et qu'on avait oubliés, après avoir lancé un appel aux Français, pour recevoir des témoignages ; autant de lettres, de documents reçus qu'il lut, tria, sélectionna, mit à la lumière, fit publier ; puis, sont nées *Paroles d'étoiles* (sur l'histoire des enfants d'origine juive cachés entre 1942 et 1944), *Paroles du jour J* (sur le débarquement) ou *Paroles de détenus*, (sur le monde carcéral), ou encore, *Paroles de femmes*, *Paroles d'enfance*, et autres *Paroles de...*, autant de témoignages de ceux qui font l'histoire – héros connus, inconnus, sans grade, à la lumière ou dans l'ombre. Passionné d'histoire, il a publié des ouvrages qui compilent et valorisent les lettres, les carnets, les journaux intimes, les archives privées : aujourd'hui, Jean-Pierre Guéno, qui est administrateur des PTT et arrière-petit-fils de facteur rural publie *Paroles de facteurs*, dont le sous-titre, *Éloge sentimental de la lettre et de son messenger*, donne bien le ton qui, en dix chapitre, célèbre la parole de facteurs connus, d'Antoine de Saint-Exupéry au Facteur Cheval, à commencer par le facteur de Van Gogh – Joseph Roulin qui nous raconte comment, à Arles, en 1888, il a rencontré Van Gogh, au Café de la Gare,

comment il est devenu « son facteur » et aussi son modèle, enfin, son ami (interview imaginaire d'après les Lettres de Vincent Van Gogh). On apprend que Bachelard fut « facteur avant de devenir le philosophe du savoir » ; un autre chapitre nous fait entendre les paroles sur les facteurs à travers la littérature et la chanson, de Maupassant à Moustaki (qui eut à faire du porte à porte pour vendre des livres de poésie) en passant par Tino Rossi, Michel Fugain, Calogero, avant de donner aussi la parole à des facteurs d'hier, d'aujourd'hui, et d'imaginer ceux de demain. Éd. Hugo & Cie, 260 p., 17,50 €. (Avec le soutien de la Fondation La Poste) [Corinne Amar](#). [Disponible pour les postiers depuis le mois de novembre 2018. En librairie en avril 2019.](#)

Mémoires



Ryoko Sekiguchi, Nagori, La nostalgie de la saison qui vient de nous quitter. « Les Japonais entretiennent avec les saisons une relation particulière, c'est bien connu. Moins connue, en revanche, est cette notion qui mérite d'être évoquée, et que l'on pourrait appeler *vie d'une saison* », nous précise l'auteur. Le mot *Nagori* (étymologiquement : *le nom qui reste*), en japonais, signifie la trace de ce qui reste, délicate, semblable à une empreinte de vagues (le sillon immatériel dessiné par la vague, mais aussi les algues, coquillages ou morceaux de bois) sur le sable après qu'elles se sont

retirées de la plage. C'est ainsi une méditation, à la fois, journal et dialogue ; une réflexion autour de la notion proprement japonaise mais aussi, universelle de « saison », de ce que fait la rencontre entre les ingrédients et la nostalgie subtile, consciente de ce qui est encore mais va disparaître, au sens large du terme. Nostalgie de la séparation, de la saison qu'on ne laisse partir qu'à regret, cette mélancolie qui prend lorsque l'on sait que, telle une fleur de cerisier sur un arbre, la neige épaisse sur un trottoir, tout va disparaître aussitôt. Elle s'interroge sur le mot saison et ses dérivés ; *arrière-saison*, *hors saison*, *de saison*... Poétesse, traductrice, critique gastronomique, Ryoko Sekiguchi, à qui l'on doit quelques autres petits traités de poésie gastronomique, nous régale avec ces courts chapitres sur l'empreinte fugitive des goûts et des saveurs dans le corps et le souvenir, dans les paysages, dans la littérature. Elle nous rappelle ce moment où l'on se remémore, une fois la saison achevée, ce qu'a été la saison en nous... Jusqu'aux retrouvailles, la saison suivante. Éd. POL, 140 p., 15 €. [Corinne Amar](#)

Agenda

Théâtre

1830 Sand Hugo Balzac tout commence Actuellement et jusqu'au 15 janvier 2019 Théâtre de l'Essaion, Paris.



1830. Hugo est le porte-drapeau du romantisme, Sand, celui du féminisme, et Balzac invente le réalisme. Tels leurs héros, ils sont tourmentés et rebelles. Leur vie privée est une source intarissable d'anecdotes, de combats politiques et de passions amoureuses. Emportés dans l'explosif 19ème siècle, les spectateurs accompagnent Victor, George et Honoré, boulimiques de travail et d'amour, au milieu des génies de la peinture (Delacroix), du roman (Dumas), du théâtre (Musset) et de la musique (Chopin).

« 26, 28, 31 ans sont les âges respectifs de George Sand, Victor Hugo et Honoré de Balzac en 1830. Malgré leur jeunesse, ils ont déjà posé les premières pierres de leur révolution : l'indépendante Sand vient de quitter son mari, Hugo met fin à la suprématie des classiques au profit des romantiques et Balzac invente le réalisme. 1830 Sand, Hugo, Balzac tout commence... c'est l'histoire de combats universels qui s'entrelacent avec l'intime.

C'est aussi la question de la place de l'auteur au sein de la société. Elle peut le brimer, mais lui seul a le pouvoir de la faire avancer : « Un homme qui dispose de la pensée est souverain. Les rois commandent aux nations pendant un temps donné, l'artiste commande à des siècles entiers. » Balzac.

C'est, enfin, la question des deux corps dans l'homme : l'artiste et l'individu. Pour l'artiste, chaque blessure intime peut devenir un sujet de création. L'individu irait-il jusqu'à vivre des drames pour alimenter sa forge artistique ? Alors que son amour pour Alfred de Musset leur a été une abondante source d'inspiration, Sand s'en défend : « C'est moi qui ai vécu et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui ».

Mais 1830 Sand, Hugo, Balzac tout commence... est avant tout une histoire d'amitié entre trois génies que tout oppose en politique, en littérature et en amour. Sand, à la fois pionnière dans la pensée socialiste mais aussi éternelle amoureuse et idéaliste, partage avec le royaliste Balzac une bouleversante relation fraternelle. Les échanges fusent : il lui reproche d'habiller sa fille en petit garçon, elle l'accuse d'avilir la femme. Rivalité et admiration lient Hugo, petit prodige choyé par la monarchie et futur républicain, au turbulent Balzac. Hélas, rien ne témoigne d'un face-à-face entre Hugo et Sand, au-delà de leur échange épistolaire. Sans s'éloigner d'une vraisemblance historique, la pièce s'est permis de fantasmer cette rencontre.

Comme une évidence, la scénographie structure trois espaces. La pièce se déroule de la maison de Sand, à Nohant, au fantasque appartement parisien de Balzac, en passant par la tribune politique de Hugo, illustrant les incessants passages de l'écrit à la vie. »

Note d'intention du metteur en scène, Manon Montel.

Une mise en scène et une adaptation très réussies, d'excellents acteurs. Correspondances et extraits d'œuvres se mêlent à l'écriture théâtrale.

Une production EntracteProd (Hicham Fassi-Fihri & Leon-Gilbert Hus)
Écriture et mise en scène Manon Montel / Assistante Stéphanie Wurtz
Avec Stéphane Dauch (Honoré de Balzac) Thomas Marceul (Victor Hugo) Manon Montel (George Sand)
Costumes Patricia de Fenoyl / Lumières Arnaud Barré
Durée 1h15
Tout public et scolaires (dès le collège).

Théâtre de l'Essaion
6 rue Pierre au Lard, 75004 Paris.
<https://www.essaion-theatre.com/>

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Prix littéraires

Prix des Postiers écrivains – 4^{ème} édition Remise du Prix le 15 janvier 2019



Faire émerger les talents. C'est le mot d'ordre du Prix des postiers écrivains, voulu par le Président du Groupe et créé par la Fondation d'entreprise La Poste. Ce prix littéraire est ouvert à tout éditeur qui, au cours des trois dernières années, a publié un ouvrage écrit en langue française par un postier.

Remise du Prix le 15 janvier 2019 par Monsieur Philippe Wahl, Président du Groupe La Poste, lors de la cérémonie des vœux.

<http://www.fondationlaposte.org/devenez-contributeur/>



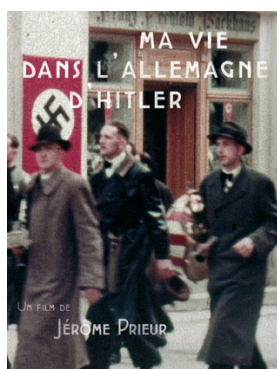
Prix Sévigné 2018 Remise le 13 février 2019 – 23^{ème} édition

Le Prix Sévigné, créé en 1996 et que la Fondation soutient depuis 2006, récompense l'auteur d'une édition de correspondances inédites, ou apportant une connaissance nouvelle par ses annotations ou ses commentaires.

Remise du Prix Sévigné 2018 le mercredi 13 février 2019 à 18h30 au Musée national Eugène Delacroix à Paris.

Films documentaires

« Ma Vie dans l'Allemagne d'Hitler » Diffusion sur ARTE le 15 janvier 2019



Ma Vie dans l'Allemagne d'Hitler est une série documentaire de 2 x 52 minutes signée par Jérôme Prieur, créée à partir d'un corpus de manuscrits (20 000 pages de lettres et témoignages) collectés en 1939 auprès de réfugiés allemands et conservés à l'université de Harvard.

Le but était de recueillir un matériau permettant à trois chercheurs d'étudier les effets psychologiques et sociaux du national-socialisme sur la population allemande. Les témoignages affluèrent du monde entier, de Juifs allemands et autrichiens ayant réussi à fuir le Reich, de communistes, syndicalistes, de citoyens peu politisés, tous contraints à l'exil...

Ces manuscrits restés quasiment inédits offrent un large panorama du quotidien sous le régime nazi. L'objectif du film est de raconter à l'échelle individuelle ces années 1933-1939 qui jetèrent plus de 5000 personnes sur les routes de l'exil. Il met en lumière une période historique peu traitée dans les documentaires sur le nazisme : l'avant-guerre. Il permettra de comprendre comment « à hauteur d'homme », au jour le jour, une démocratie se transforme en dictature.

Films produits par Roche Productions, en coproduction avec la chaîne ARTE.

Publications soutenues par La Fondation La Poste

Décembre 2018



Revue DONG ! *Là-bas j'y suis*. Éditions Actes Sud Junior. À partir de janvier 2019

La revue DONG ! (quatre numéros par an) de 64 pages destinée à des jeunes de 10 à 14 ans, contient des reportages sur l'actualité et une rubrique de correspondance intitulée « Là-bas j'y suis ».

DONG ! met en contact deux collégiens, l'un vivant en France, l'autre dans un pays lointain sous les projecteurs de l'actualité. Les deux adolescents échangent sur leur quotidien et sur les questions que l'un et l'autre se posent.

Cette approche permet d'évoquer l'actualité, vue à hauteur des deux «correspondants», en faisant un pas de côté. C'est l'actualité, bien loin de la dépêche AFP, et telle qu'elle est vécue par un protagoniste de l'âge du lecteur.

Cet échange épistolaire est reproduit sur deux doubles-pages.

Exemples possibles :

- un collégien vivant dans la bande de Gaza
 - un jeune Américain dans un établissement aux mesures de sécurité très fortes
 - un Coréen du Sud ou du Nord
 - un collégien de Damas
 - une collégienne en Arabie Saoudite, en Irak, en Iran, en Russie, au Groënland...
- entre un adolescent français et un adolescent d'un pays étranger (Russie, Chine, Venezuela, Syrie...).

<http://www.dong-la-revue.fr/>



Revue Epistolaire, n°44, 2018. Avec ou sans enveloppe. La lettre et le secret. Librairie Honoré Champion.

La lettre circule, pliée selon des usages établis par les administrations postales successives, et dont la galanterie s'empare : elle s'orne de cachets et de rubans. Puis, elle se dissimule sous l'enveloppe, doublée ou non de papier de soie, qui devient objet de mode au cours du XIXe siècle. (...) Destinée à protéger le message des regards indiscrets, l'enveloppe a-t-elle pour fonction de rendre le message anonyme ou au contraire offre-t-elle la possibilité de revendiquer une singularité ? (...)

Aborder la lecture des correspondances à partir de leurs conditions matérielles, à travers des usages scripturaux moins ludiques qu'il n'y paraît, nous est apparu comme une occasion de considérer le sens de la relation épistolaire dans l'espace du secret. L'ensemble des articles qu'on découvre dans ce dossier émane d'une rencontre tenue à Orléans les 15 et 16 mars 2018. Camille Esméin-Sarrazin et Bénédicte Obitz-Lumbroso, qui ont participé activement à l'organisation de ces journées, proposent à la suite des communications une synthèse reflétant la teneur des riches échanges qui ont accompagné l'atelier de *letterlocking* et les conférences. (Extraits de l'avant-propos de Geneviève Haroche-Bouzinac)





AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE


Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org